

Journée du 20 avril 2013

*Laurence Louppe, un héritage sensible et théorique*



Les cahiers de Sentiers N°4 /2016

## Sommaire

Edito.....	page 1
Marie-Claire Gelly Aubaret	
Composition photographique .....	page 4
Catherine Contour	
L'effroi critique (pour Laurence Louppe) .....	page 5
Daniel Dobbels	
Laurence Louppe, un héritage sensible et théorique, au Cratère/Scène nationale d'Alès .....	page 7
Philippe du Vignal	
Journée du 20 avril 2013 .....	page 10
Isabelle Dufau	
Le 5/05/2013 11:45 - Chère Cathy .....	page 12
Véronique Albert	
Sans titre .....	page 14
Colette Chamard	
Photographies, dessins et texte de Nathalie Rouvière .....	page 15
Un atelier de l'invisible mémoire .....	page 19
Laurence Saboye	
Remerciements aux auteurs et relecteurs	
Crédits photos : Isabelle Dufau, Laurence Saboye, Ninon Prouteau-Steinhausser, Philippe du Vignal	
Conception et réalisation Marie-Claire Gelly Aubaret avec l'aide de Colette Chamard et Pascale Parouty	

## Edito

Ce carnet de notes regroupe des documents remis par des personnes qui ont participé à la journée du 20 avril 2013 : *Laurence Louppe, un héritage sensible et théorique*.

Ces documents, très différents dans leurs formes et dans leurs contenus, témoignent de la richesse des échanges.

La journée s'inscrivait dans la continuité de la collaboration entre Laurence Louppe et le Cratère scène nationale d'Alès de 1993 à 2003, d'une part, et d'autre part dans l'engagement de cette dernière auprès de l'association Sentiers dont elle a été fondatrice et présidente de 2001 à 2008.

Après le décès de Laurence Louppe en février 2012, s'est posée pour moi, présidente de Sentiers, la question d'honorer sa mémoire. Il était naturel que ce questionnement soit partagé avec les proches de Sentiers, mais également avec Denis Lafaurie, directeur du Cratère scène nationale d'Alès depuis 1991.

C'est en mars 2013 que j'ai rencontré Denis Lafaurie, en compagnie d'une autre Laurence, Laurence Saboye, une artiste qui a présenté des œuvres au Cratère, qui est partenaire de Sentiers, et qui a étudié auprès de Laurence Louppe. Nous avons échangé sur la nature d'une journée qui lui sera consacrée : pas un hommage mais plutôt un temps d'échanges, de pratiques, de réflexion sur l'héritage qu'elle nous a légué.

Comment résonnent, en chacun, les traces vivantes de cet héritage ?

Pour ma part, la rencontre avec Laurence Louppe a marqué un tournant décisif dans mon approche de la médiation artistique auprès du public comme auprès des artistes, ainsi que dans ma manière d'appréhender la construction d'une programmation et d'une activité, aussi bien lorsque j'occupais le poste de directrice adjointe au Cratère que dans les activités de Sentiers. Nos démarches et nos échanges en se croisant et se nourrissant avaient ouvert un champ d'expérimentation au cœur du Cratère, associant ainsi artistes, chercheurs, spectateurs. Par une traduction intelligente et sensible, Laurence Louppe a transmis, à tout un chacun, son savoir sur l'art et la danse ainsi que le processus de sa pensée, toujours attentive à la diversité des expressions, loin de tout dogmatisme, vigilante à ne pas succomber à l'"effet de mode", au "goût du jour".

C'est au cours de cette aventure que j'ai perçu chez elle l'impérative nécessité de déposer les fruits de sa recherche sur la danse contemporaine en France dans l'écriture d'un livre. Je crois avoir eu le privilège de cette place auprès d'elle à l'accompagner pour engager la démarche, échanger pour éclaircir la synthèse, éloigner les doutes et les peurs.

*Poétique de la danse contemporaine* a été un moment important dans le parcours de Laurence Louppe et pour le monde de la danse, notamment les danseurs. C'est le condensé d'une pensée encore active aujourd'hui.

Au-delà du critique, de la conférencière, de l'historienne, de l'écrivain, la performeuse qu'elle a toujours été, s'est également révélée comme un stimulateur de la pensée et du processus artistique.

Traverser l'expérience pour nourrir la pensée, associer la pratique et la théorie étaient les piliers de la transmission de Laurence Louppe. Dans l'association Sentiers, nous en avons fait nos objectifs principaux.

C'est dans cette perspective que nous poursuivons la transmission, ici avec les témoignages sur la journée du 20 avril 2013. Leur diversité illustre celle des relations de Laurence Louppe qu'elle tissait entre elles.

Nous les avons ordonnés selon une sorte de temporalité liée à leur origine et au moment de leur production.

Tout d'abord, Catherine Contour, artiste/exploratrice, nous livre une trace antérieure, du temps où elle partageait avec Laurence Louppe des expériences, conférences/performances stimulantes.

Daniel Dobbels, chorégraphe et écrivain, nous confie quant à lui, le texte écrit pour la conférence qu'il a donnée le 20 avril 2013. Là il évoque la posture singulière du critique, Laurence Louppe.

Puis, Philippe du Vignal, critique spécialiste de théâtre, époux de Laurence, relate avec retenue et sensibilité la traversée de cette journée.

Viennent ensuite, en écho, trois textes. Celui d'Isabelle Dufau, artiste-chercheuse en danse, laisse émerger les réminiscences de l'être au cours de cette rencontre. Colette Chamard, spectatrice, égrène les souvenirs qui se présentent sous la forme de traces sensorielles laissées par cette journée. Enfin Véronique Albert, artiste en danse, nous livre une lettre adressée à une autre ancienne étudiante n'ayant pas pu venir, lettre dans laquelle l'empreinte constructive de Laurence Louppe affleure. La journée y est évoquée comme un passage dans l'acceptation de l'absence.

Avec Nathalie Rouvière, artiste plasticienne qui a participé à diverses expérimentations au Cratère et avec Sentiers, c'est une mémoire sensible et créatrice qui s'exprime par les mots, le dessin et la photo.

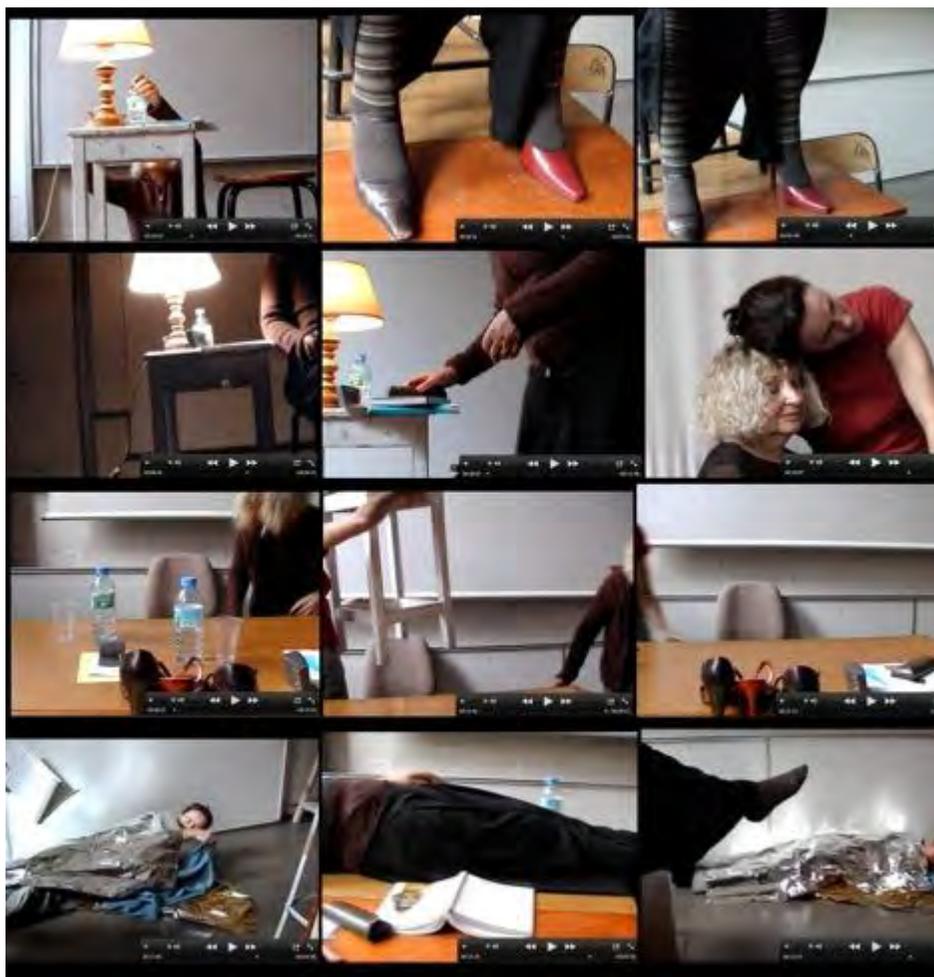
Pour enrichir cette mosaïque, le texte de Laurence Saboye, danseuse-chorégraphe-chercheuse, la révèle comme une tisserande artistique et théorique. Elle livre sa perception de *Poétique de la danse contemporaine*. Elle exprime comment les chemins parcourus avec Laurence Louppe nourrissent sa création. Toutes ces traces incitent à la continuité, à l'exploration de ce que nous portons et avons à transmettre encore de la présence de cette grande dame.

Marie-Claire Gelly Aubaret

Janvier 2016

Marie-Claire Gelly Aubaret est présidente de Sentiers depuis 2009. Elle a été chargée de la programmation de la danse au théâtre d'Alès puis au Cratère scène nationale de 1984 à 2004.





« Un "corps critique", c'est l'artiste qui se sert de son corps pour élaborer une pensée du monde ».

Laurence Louppe

Film *Plongées* de Catherine Contour sur Vimeo

Je réponds à l'invitation qui m'est faite de participer à la journée Laurence Louppe au Cratère par une proposition en 3 actes, 3 temps, 3 lieux, 3 couleurs pour prolonger et partager quelques échos du dialogue amical et stimulant engagé durant une quinzaine d'années avec Laurence :

*Fenêtre sur jardins*, un film en boucle installé dans le patio-jardin, *Un thé louppien* au bar--foyer à 17h, l'heure du thé et *Ré-volte*, une conférence-performance--atelier en pente douce dans la grande salle à 20h30, l'heure du spectacle. Une composition avec de l'air, du jeu, des pirouettes, de la pensée, des fruits, du corps, de la poésie, des plantes, des papillonnements, des souffles, le sol, des biscuits, des sensations, de la passion, du silence, de l'engagement, des parfums, des questions, de l'eau, des rebonds, du chocolat, de l'inattendu, des fleurs, de la volte et de la re-volte, de la délicatesse, des émotions, du mouvement, et les autres !

Catherine Contour

21/01/2013

Catherine Contour, artiste/exploratrice, a choisi de nous confier une composition photographique, traces d'une conférence - performance en duo avec Laurence Louppe et de l'associer au texte qu'elle a rédigé pour le programme de la journée du 20 avril 2013.

## L'effroi critique.

(pour Laurence Louppe)

Qu'une interprétation puisse tuer – qu'une approche critique puisse détruire ou condamner – ne serait-ce pas l'une des questions sous-jacentes et obsédantes à laquelle Laurence Louppe avait peur de devoir répondre et, du coup, mettre en acte, en écrivant sur un art où, précisément, le corps est le premier exposé (la danse) ? Car par où le corps serait-il condamnable : «il n'y a sur le corps aucune marque qui distingue le bon du méchant» (Euripide) ? Quelle loi pèse sur ce qu'il est avant d'être l'objet instrumenté d'une intention, d'un calcul, d'une volonté, d'une puissance ou d'un pouvoir ? Qu'en est-il de son devenir quand il se voit chorégraphié ? Qu'en est-il de lui quand l'Histoire s'en saisit ? Ou encore une méthode, une discipline, un ordre, une logique ou un système ? Où et comment résiste-t-il ? Où et comment se dérobe-t-il ?

Sur quoi un texte s'ouvre-t-il... quand il semble perdre tout rapport avec ce qui n'est plus ni son objet ni son thème ou sa problématique... ou encore, plus radicalement, son cours ? Qu'est-ce que le corps soutient encore au-delà des limites du texte qui pouvait traiter de lui ? Quelle part irréfléchie mais peut-être méditante maintient-il échappant à la réflexivité du texte (et à son herméneutique) ? Qu'endure-t-il que le texte ignore, peut-être délibérément ? Laurence se souciait, de façon extrême, de cet au-delà ou de ce dehors propre au corps, pour partie abandonné ou laissé à lui-même... persistant en silence... persévérant au-delà de toute raison ? Corps effaré d'une telle fonction encore à remplir alors que tout est comme perdu et les contrats signés, honorés puis résiliés ? La danse ne devait-elle pas tenir "compte" de cet excès, prendre aussi en compte cet ultime décompte ?

Qu'attendait Laurence de la théorie ? Comment passait-elle de celle-ci à la pratique (et quelle pratique ?) ? Et comment s'opère la transition entre les deux ? Comment le corps la travaille et la traduit-il ? Comment l'assimile-t-il ou la transforme-t-il au-delà de toute mesure... de façon non mesurable ?

Nous avons été contemporains. Ce qui veut dire, signifie et marque que ces questions nous obsédaient, nous liaient et nous partageaient. Que nous les posions pour jouer et vivre de leurs retombées – et Laurence en saisissait les rigueurs (les froids) et les chances, pour en accentuer les élans, les lyrismes implicites, les puissances ouvertes et les douceurs surannées (celles que notre temps ne s'accordait qu'avec réticence ou défiance). Ces dernières ? Traces affleurant l'espace d'une douleur immense et flottante, menaçant de prendre corps et d'en écharder les états. Danser (penser) c'est aussi ne pas provoquer cette douleur ; l'extraire de son mutisme et de ses intermittences, c'est lui donner le pouvoir d'un coup de dés noir. Exposer et condamner le corps à cette peur panique aux jouissances purulentes. Obésité de douleurs concentrées, grossesse de gestes avortés, étang pulsatif où n'opère que la morgue. La danse n'a pas à hausser ce ton-là, ni même à éclairer cette sombre tonalité.

Daniel Dobbels

Avril 2013

Daniel Dobbels, chorégraphe/ écrivain, craignant de ne pas être présent le 20 avril 2016, avait rédigé ce texte pour qu'il soit lu. Il nous l'a confié après avoir fait sa conférence qu'il a en partie improvisée suite à l'atelier animé par Laurence Saboye.



## Laurence Louppe, un héritage sensible et théorique, au Cratère/Scène nationale d'Alès.

Très vite, après sa disparition en février 2012, l'association Sentiers consacrée à la danse contemporaine, que dirige Marie-Claire Gelly-Aubaret et dont Laurence Louppe fut la présidente de 2001 à 2008, prépara une journée d'hommage à son travail de chercheuse et de critique, qui a eu lieu ce 20 avril. Avec la complicité de Denis Lafaurie, directeur du Cratère/Scène nationale d'Alès qui a coproduit cet hommage auquel ont assisté et/ou participé une centaine de personnes...

Dans le hall du Cratère, était projeté en boucle un film de Catherine Contour sur des travaux en relation avec l'enseignement de Laurence Louppe, et dans deux vitrines étaient rassemblés par Philippe du Vignal, manuscrits, notes, photos personnelles, et plusieurs albums de dessin, dont l'un prémonitoire où, à dix ans, la future critique croquait déjà les interprètes de ballets classiques des années cinquante...

Plus loin, lové dans un grand canapé du hall, on pouvait entendre, la voix si particulière de Laurence Louppe, lors de conférences et séminaires, notamment à Alès.

Puis les participants furent conviés à un atelier imaginé par Laurence Saboye, autour de la notion de suspension, où une quarantaine de danseuses-et de trois danseurs seulement ! - improvisaient des chorégraphies, en construisant chacun (e) son propre atelier, en solo, ou à deux ou plus, avec des bandes de tissu tissé, des gros ballons au sol ou d'autres volant en l'air, et de petits papiers où étaient cités de courts textes sur l'art de Pierre Schneider, Laurence Louppe, etc. Dans un mutisme total, sans aucune musique, juste avec le son des pas sur le tapis de danse, ou le froissement ou encore parfois l'éclatement de ballons, sous l'égide de Doris Humphrey dont on pouvait voir quelques chorégraphies sur écran.

Suivit une conférence de Daniel Dobbels, chorégraphe, critique et théoricien de la danse contemporaine, qui a retracé la démarche théorique de Laurence Louppe, en mettant notamment en valeur la notion de poids du corps, à laquelle elle avait toujours été sensible. Elle avait été frappée, il y a quelque cinquante ans, au temps où elle n'était pas encore critique de la danse, par la bourrée que dansait pourtant avec précision et légèreté un paysan de Cassaniouze (Cantal) d'une centaine de kilos ! «En danse, comme le dit Daniel Dobbels, on ne pose pas le pied sans savoir où on va le mettre».

L'écrivain a aussi rappelé qu'un ballet contemporain tolère un certain sommeil chez l'interprète, à la différence de la danse classique, et a cité la belle phrase bien connue d'Euripide: «Il n'y a pas sur le corps de marque qui différencierait le bon du méchant». Daniel Dobbels a aussi souligné la difficulté pour les chorégraphes à multiplier les postures dans l'espace, sans que les corps ne s'entrechoquent, comme l'avaient fait remarquer Merce Cunningham et John Cage... Ce qu'avait déjà aussi formulé en d'autres termes Oskar Schlemmer : « Sentir l'espace en douceur et en toute discrétion ».

Daniel Dobbels a aussi rappelé l'exemple de Mary Wigman, avec sa célèbre *Danse de la sorcière* qu'elle interprétait avec une extrême délicatesse, au sens où, dit-il, elle touchait, à des points extrêmes de l'être. Mais aussi de Vaslav Nijinski qui finit par développer dans l'écriture ce qu'il n'avait pu faire sur scène, ainsi que les gestes de pure vie, non déterminés par la mort, qu'Isadora Duncan avait réussi à créer. Tous ces exemples de travail, mais aussi de pensée chorégraphique accompagnèrent la vie de Laurence Louppe.

Daniel Dobbels avait présenté la veille sur la grande scène du Cratère, *Si(x) danseurs en quête d'auteur*, un ballet avec cinq interprètes, où il lisait en voix off des extraits de ses textes, où il se qualifiait d'auteur hybride sachant qu'«un texte ne peut tout dire, de même qu'un corps ne peut tout danser».

Dans l'après-midi, *Les dormeuses* : Véronique Albert, Isabelle Dufau et Laurence Saboye, qui avaient partagé l'enseignement de Laurence Louppe, proposèrent un sorte d'atelier/performance dans le grand hall et les escaliers du Cratère à l'architecture brutaliste. Après un "thé louppien" autour de

Catherine Contour, suivit une table ronde animée par Joëlle Vellet. Elle sut bien mettre en valeur, à partir de paroles et des écrits de Laurence Louppe, son rôle essentiel, quand elle réussit à stimuler le discours des danseurs et chorégraphes, et put ainsi initier une réflexion sur la question même des textes à écrire sur les pratiques et les aspects théoriques de la danse en relation avec le théâtre, le cinéma, et les arts plastiques.

Il y eut enfin, sur le grand plateau du Cartère, une “conférence-performance-atelier en pente douce”, non dénuée d’humour, de Catherine Contour qui reprit en partie une performance qu’elle avait faite avec Laurence Louppe qui avait alors prononcé un texte assez délirant, avec cette voix si particulière que l’on entendait une fois de plus, non sans émotion. Laurence, avec une très grande culture à la fois littéraire, philosophique et artistique, aura symbolisé pendant trente ans, et de façon exceptionnelle, l’exigence de la pensée critique en danse contemporaine.

On regrette seulement que ses amis Hubert Godard et Dominique Dupuy qui furent ses compagnons de route n’aient pu être là. Mais cette mise en perspective théorique fut aussi ludique, après le bel hommage qui lui avait été rendu l’an passé au Théâtre National de Chaillot par tous ceux qui avaient travaillé avec elle, puis aux Editions Contredanse à Bruxelles où elle fit éditer ses deux livres. Elle dort son dernier sommeil, sous des rosiers rouges, comme elle l’avait souhaité, dans une humble tombe d’un beau cimetière de Cassaniouze, tout en haut de la vallée du Lot, entourée de plusieurs de ses habitants qu’elle aimait beaucoup, Jean Cambon et madame Bois, décédés juste après elle.

Philippe du Vignal

4 mai 2013

Philippe du Vignal critique et spécialiste de théâtre, est l’époux de Laurence Louppe.



## Journée du 20 avril 2013

La journée du 20 avril est déjà loin, mais plusieurs impressions sont encore là en moi.

L'accueil chez Colette, la veille, avec son petit chat ; le sourire de Marie-Claire ; les visages de celles et ceux qui avaient fait le voyage pour Laurence, la retrouver un peu, se retrouver ensemble ; Le Cratère et son architecture ; la ville.

Tous ces espaces, ces lieux qui reviennent comme une vague.

J'entends la voix de Laurence, dans le hall.

Son timbre, ses suspensions, sa petite toux. Je revois son visage, ses doigts qui se joignent pour dire, encore mieux. Sa tête qui s'incline légèrement dans un instant de questionnement, quelques « euh, euh ... » qui prolongent ses mots. Des références cherchées, des notes qui semblent perdues...

Et soudain la phrase qui nous marque, nous transperce, nous emporte. Silence...

Et puis une exclamation inattendue, décalée, drôle ! Nos éclats de rire.

Je marche dans les espaces du Cratère.

Je regarde les images et les photos dans les vitrines. Objets fragiles et inconnus, intimes et préservés de Laurence.

Il y a aussi des livres à toucher, ouvrir, soulever, à parcourir des yeux et des doigts.

J'emprunte des escaliers, entre dans des salles, me laisse prendre aux jeux proposés.

Découvertes, circulation, mouvements partagés.

La matinée est toute en suspension, en gestes légers, en paroles écoutées.

Frôlements, tissages, douceur, souffle.

Dans un autre lieu, un communiqué attendu et aussi improvisé.

Présence, pensée, déplacement.

Puis vient le déjeuner. Les tablées sont animées, joyeuses.

Je cherche une place, avec l'envie d'être auprès de beaucoup de monde... difficile de se partager !

Je prends des photos, je regarde et j'écoute, je recueille des bribes de paroles, de gestes.

Je longe la rampe et rejoins un nouvel espace.

J'y retrouve mes amies de sommeil pour lire des mots de Laurence, écrire sur les murs à la craie. Je chuchote, je me rapproche d'un petit groupe, je fais quelques pas et je parle, je regarde, je m'allonge au sol.

Temps du rêve, gestes d'enfance, mots de femmes, complicités. Des mots se disent de bouches en bouches, traversent nos oreilles, s'inscrivent sur les vitres et sur le papier en rouleau étiré.

Une poétique partagée.

Nous changeons de lieu.

Dans le studio à l'étage, nous nous retrouvons pour un moment de danse en paysage à inventer. J'écoute les échanges, me mêle aux gestes et aux corps, m'esquive.

Un peu plus tard dans l'après-midi, je m'assois pour une cérémonie de thé. Je suis impatiente de recevoir un bol qui ne vient pas.

Je me lève, prends au creux de mes mains la petite céramique ronde et bois un peu de thé.

J'échange quelques mots avec mes voisins, respire l'odeur verte de mon breuvage.

Une table ronde est organisée dans la "salle d'à côté". Wigman rend nos échanges animés !

La soirée, j'assiste à la présentation d'un spectacle qui m'interroge et me dérange.

La journée prend fin. Plusieurs d'entre nous se retrouvent au petit bar de l'hôtel où certains sont hébergés. Derniers échanges, difficultés à se quitter.

C'est déjà la nuit.

Demain, je reprendrai le train, remplie de toutes ces rencontres, de ces moments traversés et partagés.

Avec l'envie d'une suite faite de tout ce que Laurence a laissé entre nos mains.

Isabelle Dufau

3 juillet 2015

Isabelle Dufau, artiste et-chercheuse en danse, a suivi la formation *Culture chorégraphique* dirigée par Laurence Louppe. Elle est une des fondatrices des *dormeuses*.



Le 5/05/2013 11:45

Chère Cathy

En réponse à ton courriel je tente de te donner quelques nouvelles de danse de cette journée. Nouvelles forcément subjectives, incomplètes. Avec une question qui a traversé pour moi la diagonale de cette journée : y a-t-il aujourd'hui un discours possible pour la danse ? Te dire aussi que tu nous a manqué.

Une journée touchante ; nous étions touchées, mais cette émotion a commencé bien avant le 20 avril. Des personnes sont arrivées depuis la veille souvent de loin, voire de très loin, plaisir des retrouvailles. Marie-Claire la première au coeur de ce qui nous relie a fait quelques rappels pour resituer les liens entre *Sentiers*, le Cratère, la présence, la fidélité de Laurence Louppe à ceux qui l'ont accueillie. Des lignes à écrire encore.

Ce début de matinée, nous nous sommes rendus au studio de danse où Laurence Saboye nous attendait avec une installation interactive toute en suspension : toile, tissage, ballons en l'air, textes en déliés, tapis à ressorts, écran lumineux en plein jour comme en plein ciel avec ses passages de fantômes, corps baroques pour un corpus aérien.

La danse est faite pour pénétrer les corps avec douceur, délicatesse, tout est offert ici dans ce studio de danse pour une légèreté d'être, et par-dessous, tout le tact du toucher. Une expérience proposée à chacun pour avancer avec ses pas de danseurs. Ne pas se séparer de la danse, de toutes ces danses, les parcourir avec ce sous-titre imaginé dans sa conférence par Daniel Dobbels : "*l'insoutenable légèreté de l'être*". Comment ne pas peser, soutenir la gravité des corps pour que le poids de la gravité puisse être relevé... La communication de Daniel qui a suivi s'est inscrite dans le flux sensible de ce mouvement magistralement suspendu à notre attention. Comment ne pas être en pensée avec Laurence Louppe, évoquer ses appels généreux. Une sorte d'apaisement dans le geste de ses paroles qui contrastent avec celui du champ social culturel comptable où l'on tente aujourd'hui violemment de rabattre la danse dans des constructions marchandes pour une diffusion banale.

Nous ne sommes pas séparées du monde. *Les dormeuses* savent ce qu'il en est de cette extériorité, elles sont là dans le monde comme endormies. Leur sommeil pourtant n'est qu'apparent. Pour notre action nous avons choisi de travailler dans un lieu de passage, traversé d'escaliers, de plateaux suspendus, de hauts murs qui contrastent avec notre propos. Nous avons tenté de créer les conditions qui permettent à ceux qui sont là d'être à la fois dans le plaisir, la pensée, l'imaginaire, de leur faire confiance pour avoir des émotions douées de qualités intellectuelles, sensibles aussi bien que critiques.

Sur le fil nous avons imaginé de faire se confronter des moments de liaisons avec des moments de déliaisons. Avec des fragments de textes d'où surgit un montage aléatoire et anachronique de lectures qui entrent en lutte avec un présent et un passé, des pages manquantes mais aussi perdues, des fragments épars, nos lacunes assumées tout en ouvrant des perspectives pour l'a-venir.

Une petite bibliothèque avec des articles, des ouvrages ... *Poétique de la danse contemporaine ... La suite, Nouvelles de danse* étaient à côté de nous, nous avons lu de toutes les manières, lecture sourde au creux de l'oreille ou inflammatoire.

Inscription du dernier paragraphe dernier chapitre de *Poétique*, écritures de nos interrogations détachées de ces lignes. :

*Avons-nous les outils ?*

*Les outils sont là*

*Le seul héritage c'est chercher...*

Me revient ce questionnement de la peur de l'oubli, de la perte, la difficulté de dire nos chemins de traverses pour conjurer cela. L'art est expérience, les mots ne semblaient pas utiles, le silence et l'attention de ceux qui nous accompagnaient étaient pour nous emplis de mouvements.

Ensuite nous nous redirigeons vers le studio de danse pour l'atelier sur *le paysage* avec Nathalie Collantes, Christine Jouve rejointes par Marion. Je me suis éclipsée car j'ai très souvent pratiqué *les paysages* de Simone Forti...

J'ai choisi d'écouter en audio une communication de Laurence donnée au Cratère en 92. Un contexte, une pensée à l'oeuvre, des témoignages, des analyses. L'atelier, lui, s'est vraiment très bien passé tout le monde était ravi.

Ensuite c'est Catherine Contour qui offre le thé, "un thé louppien" en souvenir des moments passés avec Laurence. Invitation et préparation ritualisée sur l'art du thé. Une feuille se déplie dans l'eau chaude d'un bol blanc en céramique, matériau fragile instable... Nous écoutons la parole de Catherine en cercle silencieusement. Je pensais en l'écoutant, mon bol entre les mains, que le travail du potier est un langage du corps comme celui de la danse. La main ne fait pas seule. Nous sommes au rez-de-chaussée dans un endroit très clair, près du bar, face à la rue devant une baie vitrée qui nous offre le spectacle animé de la rue qui contraste avec notre situation. J'apprécie cette hétérogénéité du temps de l'espace, des activités.

Dans le cours de cette journée je croise de temps en temps Philippe du Vignal, me reste cette phrase "c'est une journée difficile pour moi". Dans l'après-midi nous nous rejoignons.

Joëlle Vellet nous rassemble en fin d'après-midi sur le plateau du théâtre pour une table ronde *Ecrire sur la danse, écrire la danse*, la communauté se rassemble, se donne de la place, revient sur ses traces, tente de comprendre ce qui arrive. Joëlle a créé les conditions d'un échange totalement ouvert, on déborde, mais non, on est au cœur de notre sujet, des récits, des récits, et des récits qui restent encore à écrire... La pensée, la cohérence, la rigueur intellectuelle de Laurence Louppe, ce qu'elle a mis en perspective, soucieuse de l'expérience sensible, soucieuse de nous donner des outils critiques pour que nous ne devenions pas les jouets de l'institution pour poursuivre, tout cela étaient présents tout au long de cette journée.

Cathy je ne peux pas conclure mais on peut continuer, il faudrait envisager d'autres journées comme celle-là, développer des outils, prendre la parole, ne pas oublier, continuer. La suite...

T'embrasse fort  
Véronique

Cathy Deplee, destinataire de cette lettre, a été responsable, à Contredanse (Bruxelles), de l'édition du livre de Laurence Louppe *poétique de la danse contemporaine, la suite*. Elle a suivi la formation *Culture chorégraphique* dirigée par Laurence Louppe.

Véronique Albert, artiste en danse, a suivi la formation *Culture chorégraphique* dirigée par Laurence Louppe, et a participé à des expérimentations avec Sentiers. Elle est une des fondatrices des *dormeuses*.



Je me souviens du plaisir d'écrire sur les vitres à la peinture blanche, je ne me souviens pas ce que j'ai écrit

Je me souviens des tricots, tissages et dentelles déballés avec précaution par L. avec des gestes d'une délicatesse de brodeuse

Je me souviens de la déclamation depuis le haut des escaliers, je ne me souviens pas quels mots ont été dits mais le grain des voix, le souffle, le rythme

Je me souviens de C. sur le plateau : elle déplace les objets familiers autour d'elle, c'est à recommencer toujours

Je me souviens de la forêt de petits papiers dans laquelle nous déambulions, c'était la salle des pendus du carreau de mines, mais non, rien n'était pendu, tout se soulevait, montait, c'était léger et poétique, c'était le début de la journée et déjà un moment artistique accompli

Je me souviens des chaises qui dessinent un espace accueillant et beau pour le thé dans ce hall que je connais tellement bien

Je me souviens d'un directeur en chaussettes, comme tout le monde

Je me souviens de l'écriture sur les murs des escaliers, le geste des danseuses pour tracer l'arrondi des lettres, un plaisir de l'enfant qui parvient après toute la crispation de l'effort à relier les signes les uns aux autres dans la fluidité

Je me souviens de mon impatience à recevoir à mon tour un bol rond de thé dans le creux des mains, de la douceur acidulée de cette attente

Je me souviens d'avoir aimé danser

Je me souviens d'avoir croisé dans l'escalier Laurence Louppe titubant sur ses talons hauts, oui, oui

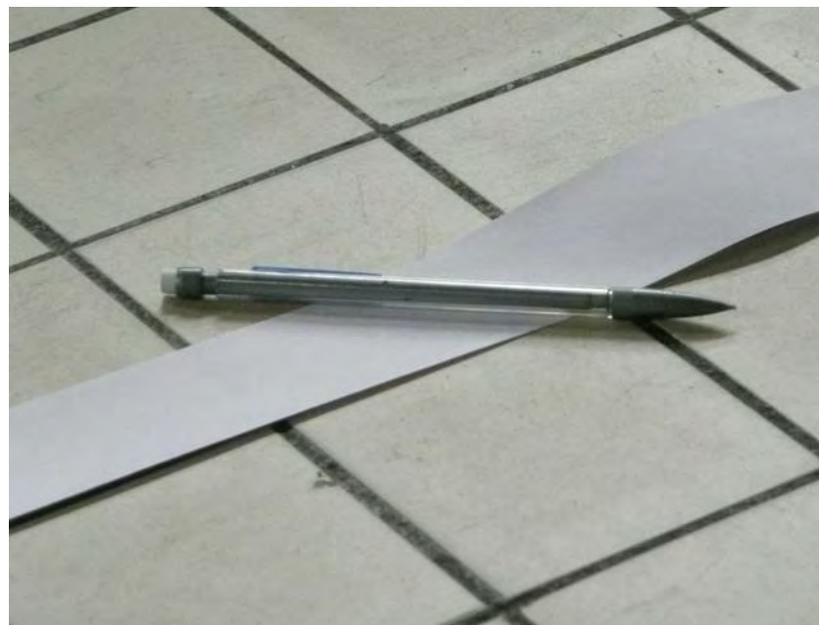
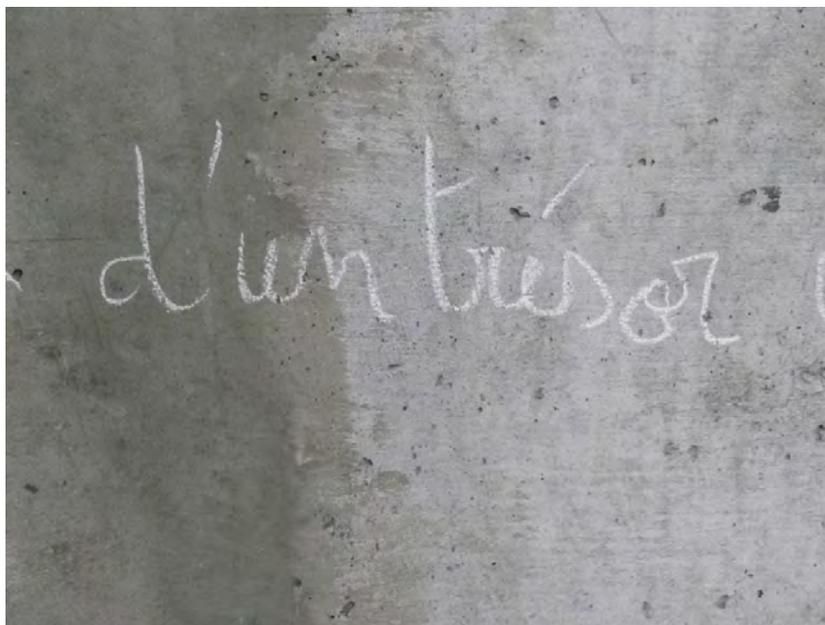
Je croyais ne pas me souvenir et les sensations reviennent, encore et encore

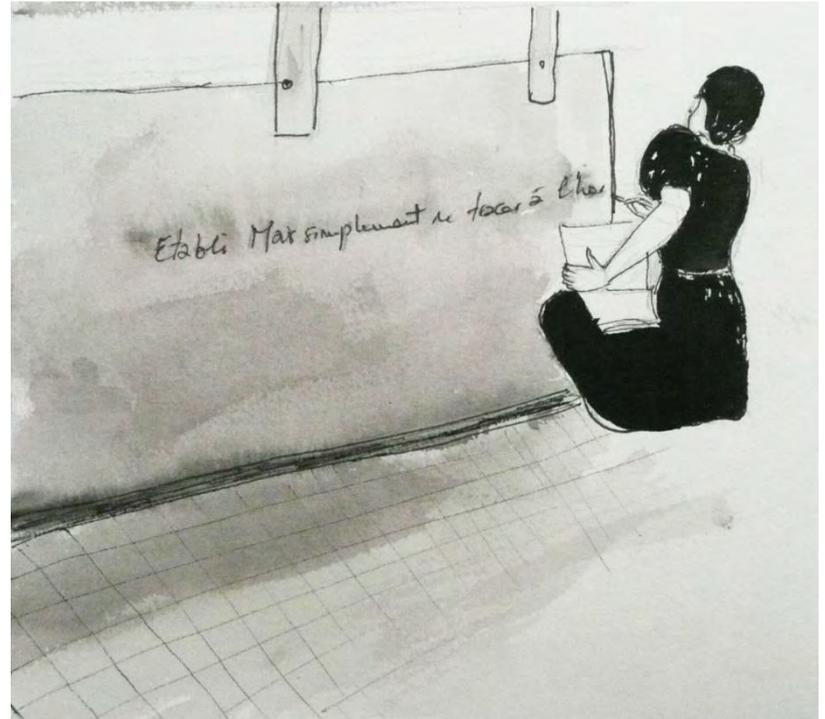
Colette Chamard

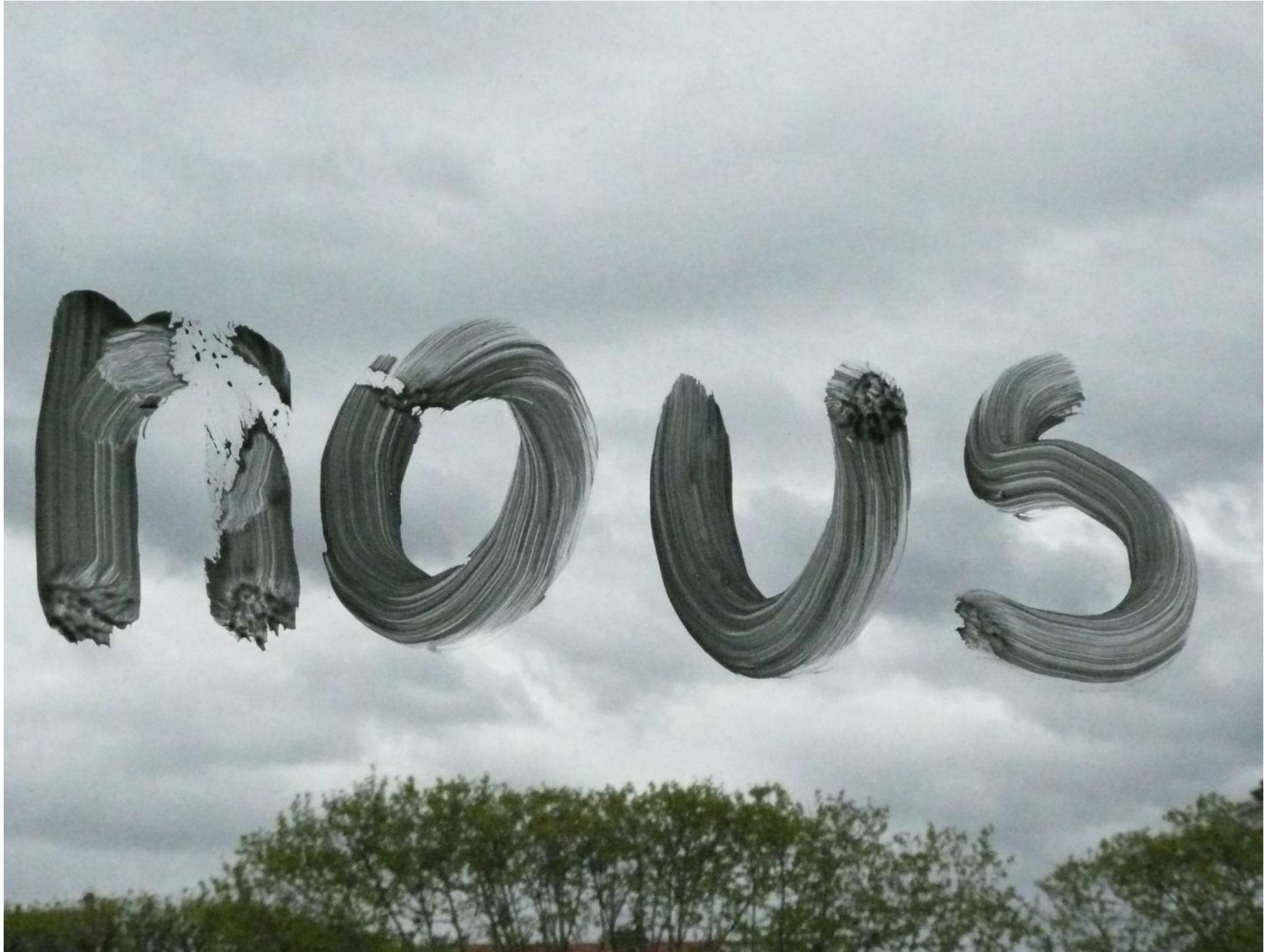
Juin 2015

Colette Chamard est spectatrice du Cratère depuis de nombreuses années, amie de la danse et "logeuse" d'artiste

Photographies, dessins et texte de Nathalie Rouvière







Décider  
Dessins  
Les robes d'enfance  
De Laurence  
Hommage à la danse  
Le pied que l'on pose  
Ne pas danser  
Pour se faire attendre  
Nijinski  
L'écriture légère  
Ballons d'air en suspension  
Jeu  
Des femmes qui lisent  
Les femmes qui lisent sont dangereuses  
On y va  
Nous  
Caresser la peau de la danse  
Délicatesses  
Bercements  
Plume bleue  
Ne pas l'avoir passionnément  
Voulu  
Garder  
Un film  
Des papiers  
Des craies blanches  
Broderies  
La poésie dans l'espace

Nathalie Rouvière.

20 Avril 2013 / 4 Juin 2015

Nathalie Rouvière est artiste plasticienne. Elle a participé à plusieurs expérimentations avec Laurence Louppe et des danseurs, au Cratère et avec Sentiers.

## Un atelier de l'invisible mémoire



Saint Jean-Baptiste de Leonard de Vinci  
69x57cm, Musée du Louvre

*« Il faut avoir des ailes quand on aime l'abîme. »*

Léonard de Vinci, Carnets

Nous dérivons  
Nous dérivons  
Mais le pas du temps  
n'est pas tant  
dans ce qui dure.

Tout ce hâtif  
passera tôt ;  
car seul vaut  
ce qui, en demeurant, nous initie.

Garçons, ne jetez le cœur  
ni dans l'élan  
ni dans l'essor.

Tout est reposé :  
ombre et clarté,  
livre et fleur.

Rainer Maria Rilke  
Sonnets à Orphée (1922), in Poésie,  
traduction de Maurice Betz, ed. Emile-Paul frères, Paris, 1942.

## Des fils de soie

La soie est d'apparence fragile, mais elle est en réalité d'une extrême solidité. Il faut dépasser l'apparente légèreté, ou plutôt éviter de croire en sa futilité.

Le fil de soie n'est pas un fil à vocation superficielle, comme on pourrait le croire, il est luxueux parce qu'il n'existe que par un lent cheminement, une transformation. Sa noblesse, sa délicatesse se construisent avec le temps.

Evidemment, il est possible de produire un fil synthétique à l'élaboration rapide, qui ressemble au fil de soie. Sans doute plus démocratique au départ. C'est avec du pétrole qu'on le produit. Evidemment, il peut faire illusion car il remplit la fonction recherchée, son prix, son usage et son effet, immédiatement rentables. Mais les textiles produits avec ces fils ne seront pas conservés, ni transmis. Ils ne sont pas aussi solides, résistent mal aux tiraillements des coutures, leur usure est décevante contrairement à celle de la soie, qui prend de magnifiques signes de vieillesse. Ils n'ont pas cette profondeur de la soie, sa réaction à la couleur, à la lumière, le son qu'elle produit, sa respiration, sa température, sa relation au corps, à la peau en particulier. Mais surtout, parce qu'ils n'ont pas l'expérience de la durée, ils ne portent pas les traces dont la soie peut garder mémoire. Matière imprégnée de vie, animale, humaine, imprégnée de temps et d'espaces. Sa transformation ne s'arrête jamais, jusqu'à la consommation de sa matière, comme le corps humain.

On doit veiller sur elle, la soigner. Pas de lavage rapide aux gestes brusques. Elle ne prévient pas lorsqu'elle se fracture. De la fluidité, de la souplesse, de l'attention. Sa noblesse se trouve là, dans tout ce qu'elle tient invisible au non initié.



## Un ouvrage

Cette journée du 20 avril a été pensée par Marie-Claire Gelly dans l'idée de célébrer Laurence Louppe et en particulier le premier volume de *Poétique de la danse contemporaine* écrit en 1996, en grande partie dans ce lieu, le Cratère, auprès de ses équipes. Point d'aboutissement d'un long cheminement avec la danse, les artistes chorégraphes danseurs, les publics.

Cet ouvrage me semblait devoir être le fil conducteur de la journée, à la fois comme symbole d'une oeuvre, et aussi comme source, outil, et même comme objet entre mes mains.

Ce livre est fondamental dans le parcours de Laurence Louppe et aussi pour nombre d'entre nous. Il n'est pas seulement un travail intellectuel construit sur ce qui est essentiel, la pratique, l'expérience à la source d'une pensée sur la danse, il n'est pas seulement le dépôt de cette pensée depuis même le mouvement dansé, mais aussi le signe reliquaire de son accompagnement, de ses échanges, de ses enseignements, de sa présence concrète à la danse ; le rappel d'une physicalité. C'est donc une voix, un phrasé, une écriture particulièrement chargée par la pratique de l'oralité. Le corps de Laurence Louppe est présent dans son écriture. «Le verbe est habité de l'intérieur par un corps»<sup>(3)</sup> comme elle le relevait avec gourmandise dans l'expérience des poètes de la Pléiade, s'intéressant, comme Laban d'ailleurs dans les expérimentations *Tanz, Ton, Wort*, aux «oralités du corps : voix parlée, voix chantée, mouvement»<sup>(4)</sup>.

<sup>(3)</sup>Laurence Louppe « Un moment dans l'histoire des souffles », Marsyas n°32. Déc 1994

<sup>(4)</sup> idem

Cette présence du corps précédant toute émission artistique est le socle des premières intuitions de ce qu'elle nommera dans son ouvrage « la danse contemporaine ». Julia Kristeva y trouvait aussi le germe de *La révolution du langage poétique*. Autour de cette préoccupation se rejoignaient déjà en un mouvement anachronique le Ballet de cours, «œuvre ouverte» avant son temps, et la modernité.

Il est bon d'insister sur le choix du titre et la structuration de l'ouvrage. Poétique, et non pas esthétique, car le positionnement de Laurence Louppe est du côté de celui qui élabore la danse, comme du côté du spectateur dont la réception fait partie de l'œuvre.

La question est, comment construire une science qui serait la poétique de la danse, comme il existe une science poétique littéraire.

La construction de cette poétique chorégraphique en tant que science, se fait par les outils d'analyse du champ de la danse et en premier lieu, de Dalcroze et de Laban. Encore une fois, nous sommes au plus près de la fabrique de la danse.

Elle donne des exemples chorégraphiques qui ne sont pas d'actualité, mais qui permettent de comprendre les fondements de certains principes et d'avancer une définition autre de «la danse contemporaine», que celle de ses acteurs des années 80 et 90. Elle va en dégager les éléments fondamentaux, depuis les modalités de l'action de danser, hors des catégories historiques, les principes forts qui en font une démarche avant tout, et que l'on va pouvoir retrouver à différentes périodes de l'histoire.

Il ne s'agit en rien d'un document journalistique ou d'une analyse critique.

Même le deuxième volume, *Poétique de la danse contemporaine la suite* qui prend comme exemples des chorégraphes en activité au moment où elle écrit, n'est pas un travail journalistique. Il ne s'agit ni d'informer, ni de donner une opinion, sélectionner, ou faire un catalogue d'artistes, mais plutôt de dessiner des pistes de lectures. Encore une fois, les artistes cités sont là comme exemples, pour aider à la compréhension des processus de création et de poétique qu'elle expose.

Elle prend le risque de faire ce travail de recherche depuis le terrain de la création même, puisqu'à ce moment-là elle performe, et elle s'inclut comme objet d'expérience, comme peut le faire un anthropologue, puisque le terrain c'est aussi son propre corps. Il s'agit de parler du mouvement présent, sans en faire un sujet d'actualité. C'est évidemment assumer sa propre fragilité. Et c'est par ces mots d'Helen Mac Gehee qu'elle commence son ouvrage : «Nous devons être assez forts pour accepter d'être vulnérables».

Sa force c'est de nous ramener toujours au corps et à notre désir d'expérimenter la danse. Elle nous donne des perspectives, ouvre des horizons infinis plutôt que de baliser des voies préétablies.

Comme le mentionne Daniel Dobbels, elle se refuse à tout jugement, lorsqu'elle explore un travail chorégraphique. Elle cherche à comprendre, elle expérimente pour comprendre, elle change de point de vue pour accéder à ce qui est la démarche unique de l'œuvre, et comme le dit Sylvain Dambrine «toute entière offerte aux complexités de chaque processus, de chaque écriture chorégraphique (contre les facili-

tés explicatives et interprétatives), ce qu'elle appelle à l'occasion une pensée «d'approbation», faible et consensuelle» (5).

Sa pensée reste mobile, en mouvement comme le corps, et multidirectionnelle.

Ne se laisser piéger ni par l'actualité, ni par l'histoire.

Une des clefs est sans doute le point de vue anthropologique «notre corps est un document» car nous sommes tous homo sapiens, et il contient toutes les sources. Une démarche archéologique permet de recueillir ces sources et de s'en émerveiller. Les ressources ne se trouvent pas que dans la visibilité, mais sont bien plus profondes, à des niveaux divers de profondeur, à redécouvrir, à même nos corps, enfouies dans nos propres strates tissulaires.

Il s'agit bien d'un chemin vers la compréhension. Aussi l'ouvrage doit rester dans l'inachevé.



(5) Sylvain Dambrine « Porosités, comètes » pour Laurence Louppe, Vacarme 33/cahier danse

## Des vestiges tissulaires

Ecrire à partir du travail de la mémoire.

Je n'ai rien noté sur le moment.

J'ai vécu, passant d'une expérience à une autre, de l'écoute, de la rencontre, de la pratique. Vivre le moment, apprécier les liens, les présences, les propositions, m'a semblé tout d'un coup plus important que les notes que je pourrais en conserver. Nous étions dans le sujet, le mouvement de la pensée de Laurence Louppe, dans ce qui advient au présent, sans chercher de contrôle, et même, dans le délice de la perte.

Après deux ans, la mémoire de cette journée, se tisse avec d'autres moments plus anciens. Espaces et temps hétérogènes.

Ma pensée, comme un champ de vestiges, épars, peut-être impossible à reconstituer.

Encore une fois mon cerveau comme une toile dérapant dans tous les sens, mes perceptions connectées par les expériences, gravées à même ma peau, mes tissus. Tout cela a un sens et se construit hors de ma conscience. Sa cohérence ne m'est pas accessible.

Des visages, des voix, des allures me font voyager de-ci de-là.

Tout va trop vite.

Je suis fatiguée.

Arrivée depuis deux jours, prise par des conversations prenantes et les essais pour la proposition des *dormeuses* : *Les femmes qui lisent sont dange-*

*reuses, et celles qui dansent...*

C'est difficile de travailler à trois et c'est passionnant. Nous sommes tenues par un principe de tolérance, par un esprit qui nous habite et le désir fou de faire cohabiter nos différences, cette fois-ci autour de la lecture de *Poétique de la danse contemporaine*. Une de nos actions de *dormeuses* : la lecture partagée à voix haute. Nous n'essayons pas de nous mettre d'accord, mais de trouver une façon de nous accompagner et de trouver une « suite ».

Nous nous rappelons ces mots : « Les outils sont là. Ils doivent être exploités et visités à fond. Afin que se poursuive le travail de la danse ... chercher toujours... »<sup>(6)</sup>. Aussi c'est ce que nous tentons de faire ensemble : entendre encore la voix de Laurence Louppe, la laisser résonner, avancer, nous tenir à ce travail, non pas dans le sens de poursuivre, mais de trouver une suite pour nous-mêmes, trouver un moyen d'être accompagnées encore.

Il y a aussi ma proposition de *Petite filature*... Je laisse mon cerveau tricoter de son côté. L'ouvrage se fera le soir, la nuit, juste avant, comme une petite main, dans un atelier clandestin. En catastrophe comme je sais le faire.

Mais la nuit n'en finit pas de copier sur de petites cartes les mots de la suspension : aéré, peau, souffle, vertige... n'en finit pas de couper les images récoltées... et le matin n'en finit pas de gonfler des ballons à la densité variable, à la transparence variable...

Des sourires de petites ouvrières me rejoignent Isabelle, Ninon...

<sup>(6)</sup> Laurence Louppe « Poétique de la danse contemporaine » ed. Contredanse 1997

Moment joyeux, d'être ensemble à préparer une surprise.

Tension extrême du temps qui s'écoule trop vite.

Je suis fatiguée, grisée par l'air des ballons que je ne gonfle pas de mes poumons pourtant, mais avec une machine dont je ne me souviens pas le nom... Mais c'est pareil. Mon corps sait ce que provoque le souffle poussé dans les baudruches, et retisse pour moi la sensation d'hyperventilation.

C'est comme saoulé que je reçois les propositions de la journée, partage d'un moment de paix, délicatesse, le plaisir de m'approcher des corps pour faire paysage, un repas aux mille regards, les cahiers d'enfance, un thé aux bols qui me font penser inévitablement au sein délicat de porcelaine de Marie-Antoinette. Je réalise soudain que le temps si rapide qui m'occupe cohabite avec le temps de l'attente. J'écoute la conférence de Laurence Louppe.



## Une petite filature

Depuis quelque temps, je m'essaye à une forme de transmission de la culture chorégraphique. Une construction lente, personnelle, qui suit le fil de mes expériences dans la danse et le textile.

Il m'a toujours semblé problématique de voir la danse prisonnière de son actualité visible, la voir toujours dans un même mouvement se référer et rejeter ce qu'elle a appris, en relation directe avec la génération précédente. En grande difficulté pour trouver des sources autres, sinon dans d'autres domaines artistiques. Comme si, finalement elle n'était pas assez solide, forte, outillée, la danse, pour travailler en son propre cœur.

Pourtant tout est là, depuis les outils, jusqu'aux pensées, jusqu'aux œuvres de temps inactuels. De nombreux livres sur la danse ont été publiés, des vidéos. Nous avons des chercheurs. Des actions de médiation. L'idée d'une culture chorégraphique fait son chemin, celui du répertoire aussi.

Mais il semblerait que cela n'y change rien. Que ce soit pour les danseurs, comme pour le public, les sources et les outils restent à la marge du corps, ou c'est le corps qui reste à la marge des concepts. C'est sans doute là, la complexité de la danse ; son imbrication entre un corps non comme image, mais comme sensible animalité, et le travail subtil des formes. S'adresserait-on à deux parties distinctes du cerveau ?

J'ai donc cherché une modalité de transmission qui me permette de passer par le corps en mouvement comme outil de médiation, sans renoncer pour autant au travail théorique nécessaire à l'ancrage de ce

corps dans notre monde structuré par des concepts et des images. L'expérimentation, l'appel à la mémoire du corps sont premiers, afin de construire véritablement une culture chorégraphique, et non pas une culture plastique ou des idées. Les outils que j'ai pu développer me permettent de ne pas passer par les figures de la danse, ne pas transmettre d'extraits, mais plutôt, dans le cadre d'un atelier très semblable à un atelier de création chorégraphique, de traverser les « états de corps », sources de l'émergence des formes et des styles.

Donc, pas de cours, pas de transmission directe, pas de contenu clos ; uniquement une boîte à outils, pleine à débord.

Le souhait pour cette journée étant de nous déplacer de nos habitudes, même si ce dispositif est finalisé depuis peu, j'ai souhaité en proposer un autre accès. Ne disposant que d'une heure, j'ai décidé de renoncer à diriger un atelier pour mettre à disposition, dans le studio, un ensemble de sources en libre accès, ainsi que quelques objets tactiles, sensoriels et kinesthésiques, permettant à chacun d'expérimenter des « états de corps » en mouvement.

Imaginez une immense toile faite de ces fils à la fois ténus et solides, mobiles, vibratoires, reliant les différentes temporalités, les espaces, les danseurs. Choisir un chemin parmi ces différentes connexions.

Cela suppose une lecture pluridirectionnelle, non linéaire, non chronologique, des sources et un usage fluide des outils pour pouvoir tisser soi-même les fils de la culture chorégraphique. «Le maillage du travail de la danse, comprend les pratiques, les actions, les conversations, les écrits, les partages, les rencontres... Ce travail de petite main, de filature, immense tissu multidirectionnel, instable et actif, c'est aussi cela la

culture chorégraphique. Un tissu comme texte, une matière en mouvement qui trame ses récits, que l'on détricote et reprend pour en percevoir de secrètes liaisons». (7)



## Le fil d'une présence en suspens

J'ai proposé dans ma petite filature, d'explorer la notion de «Suspension». Ce sujet est pour moi directement lié à Laurence Louppe ; puisque c'est le sujet de mon mémoire réalisé auprès d'elle à Aubagne. Il me permet aussi de faire certains liens avec *Poétique de la danse contemporaine*, car elle y fait une grande place aux poétiques de la suspension, très minoritaires dans la danse française au moment où elle écrit cet ouvrage. C'est aussi une façon indirecte de me relier au corps de son

(7) Laurence Saboye présentation de la Petite filature pour la journée du 20 avril 2013

œuvre : présence, voix, phrasé pneumatique traversant les temps, depuis la poétique de la renaissance, Laban, Dalcroze, comme Trisha Brown... et que je relie indéniablement à sa présence inactuelle, la forme de ses mains, de ses pieds au style antique ou renaissant, la délicatesse de ses gestes, de ses mots, et de sa relation. Son corps-source empreint des mémoires tissulaires de tous les temps, incarnant la notion de «Pathosformel», mais choisissant d'en assumer les flous plutôt que les contours, les hésitations plutôt que les certitudes, y compris les fantômes.

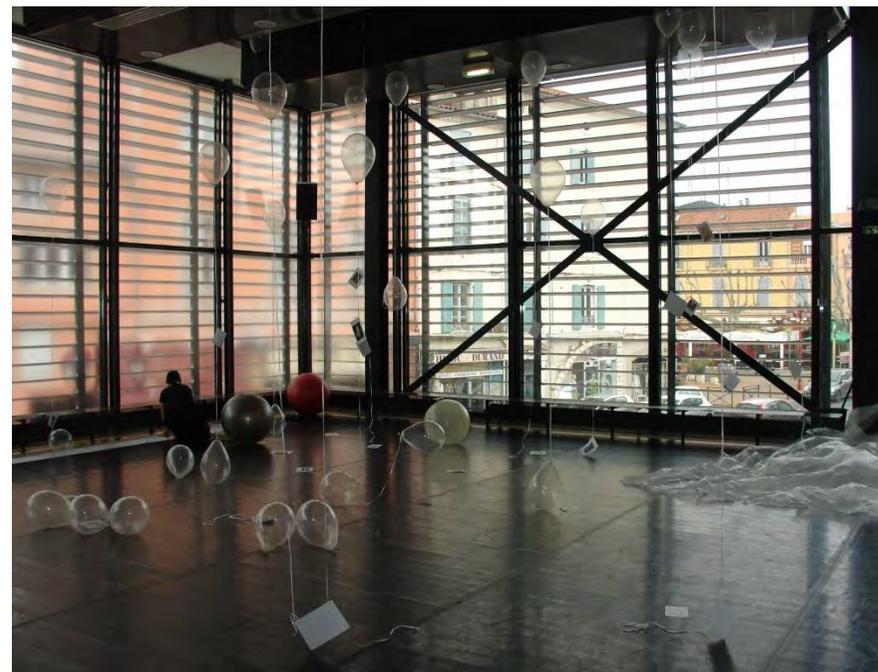
« Le suspens est le lieu de toutes questions et n'appelle aucune réponse. C'est un entre-deux. Un état de flou et de flottaison ; juste entre deux eaux. Entre le fond et la surface. Et pour que cet état soit maintenu, il faut persévérer dans l'indécision, l'imprévision volontaires, recherchées, et se laisser aller à ne pas savoir, c'est-à-dire à ne pas établir ou construire de contours entre les choses, aux objets, aux phénomènes. Les garder vivants le plus possible, et pour cela ne pas chercher à les saisir. Les écouter sans trop les définir. Aussi, le sujet de la suspension n'est qu'une ouverture sans limite au questionnement et une acceptation d'un état de perplexité ». (8)

Laurence Saboye

Juillet 2015

Laurence Saboye est danseuse-chorégraphe -chercheuse. Elle a suivi la formation *Culture chorégraphique* dirigée par Laurence Louppe, a présenté des pièces chorégraphiques au Cratère, et a participé à des expérimentations avec Laurence Louppe au Cratère et avec *Sentiers*. Elle est une des fondatrices des *dormeuses*

(8)Laurence Saboye 2011



## Programme

Journée du 20 avril 2013

*Laurence Louppe : un héritage sensible et théorique*

10h : Accueil

Diffusion d'un enregistrement de Laurence Louppe extrait d'une rencontre au Cratère *Mémoire de la danse, mémoire des œuvres, mémoire des corps* en 1994 et du film muet *Fenêtre sur jardins* proposé par Catherine Contour, exposition de documents (livres, manuscrits, photos, ...) - Hall du Cratère

10h30 : *La petite filature*

Atelier interactif proposé par Laurence Saboye - Studio

11h45 : *L'effroi critique*

Conférence de Daniel Dobbels - Salle " le bocal"

13h : Buffet - Bar du Cratère

14h30 : *Les femmes qui lisent sont dangereuses et celles qui dansent...*

Performance/lecture à partir d'une partition proposée par *Les dormeuses* - Hall

15h30 : *Un moment de danse*

Performance dansée à partir d'une trame ouverte à tous, proposée par Nathalie Collantes - Studio

17h : *Le thé louppien*

Cérémonie autour du thé avec Catherine Contour - Hall

17h30 : *Ecrire la danse, écrire pour la danse*

Table ronde animée par Joëlle Vellet - Salle d'à côté

19h : Apéritif, buffet- Bar du Cratère

20h30 : *Ré-volte*

Conférence-performance-atelier en pente douce par Catherine Contour - Grande salle